

Livres

Number 816, Spring 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/97882ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

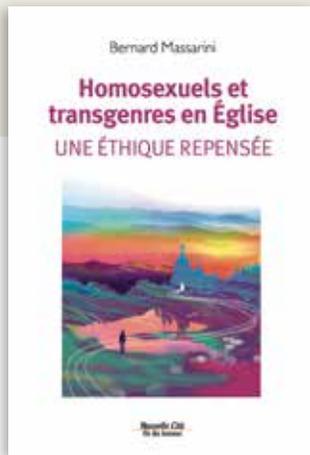
0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2022). Review of [Livres]. *Relations*, (816), 69–72.



**HOMOSEXUELS ET
TRANSGENRES EN ÉGLISE.
UNE ÉTHIQUE REPENSÉE**

BERNARD MASSARINI
BRUYÈRES-LE-CHÂTEL,
NOUVELLE CITÉ, 2021, 219 P.

À L'ÉCOUTE DES DIVERSES SEXUALITÉS

Nous avons encore besoin d'ouvrages qui permettent des avancées pastorales et théologiques concernant la question homosexuelle et l'accueil des personnes LGBTQI+ au sein de l'Église catholique. Il faut donc saluer cette contribution de Bernard Massarini, prêtre lazariste, qui nous invite à réfléchir à la sexualité et à la vie affective à travers l'étude de textes bibliques et doctrinaux, tout en témoignant d'innovations pastorales.

À quelques reprises dans son livre, l'auteur rappelle que l'expérience est un lieu théologique important. C'est donc d'abord en pèlerin à l'écoute du vécu des personnes homosexuelles et transgenres que ce religieux français propose d'approfondir les questions liées à l'inclusion de ces personnes au sein des communautés chrétiennes, plus spécifiquement des communautés catholiques.

Il relate d'entrée de jeu les incompréhensions et les obstacles vécus par ces croyants et croyantes que l'Église continue de maintenir à la marge. Il rappelle les souffrances qu'un certain « discours-cadre » de l'institution fait vivre aux personnes concernées, mais aussi aux personnes engagées en Église qui veulent témoigner de l'accueil inconditionnel que Dieu a pour le cheminement de foi de toute personne. Car ce livre est d'abord et avant tout écrit de l'intérieur de l'Église pour aider les personnes qui y sont engagées à trouver les chemins de traverse, à oser une « théologie de l'imagination » pour rendre leur communauté de foi accueillante à toute personne désireuse de s'y joindre, de s'y ressourcer et d'y cheminer.

Bernard Massarini contribue à mettre en lumière le chemin que l'Église catholique parcourt, certes trop lentement, depuis quelques décennies en regard de l'homosexualité. Il revisite certains discours de l'Église, notamment ceux de 1975 à 2019, en soulignant leur contribution à l'évolution d'une prise en compte différente de l'homosexualité et au renouvellement de l'éthique sexuelle. Il s'intéresse aussi au rapport plus large de l'Église avec la sexualité, la vie relationnelle et le mariage, en dialogue avec l'évolution de la culture contemporaine, de la psychanalyse, des décisions

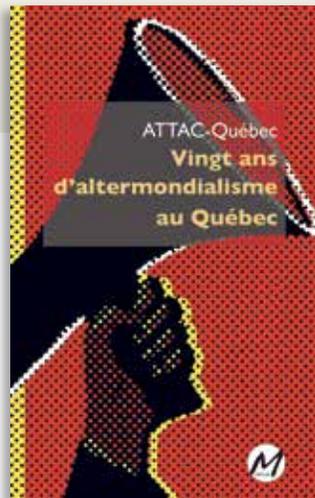
juridiques et de la transformation des visions anthropologiques dominantes.

L'auteur évoque aussi, trop sommairement malheureusement, quelques expériences pastorales d'ouverture et d'inclusion. Il présente quatre associations que se sont données des croyants et des croyantes vivant ces réalités afin de se rencontrer, d'échanger, de faire des relectures bibliques inclusives tout en s'organisant pour réclamer des changements dans l'Église. Il s'intéresse aussi à la démarche de l'Église anglicane qui, méditant sur « la relation humaine comme bénédiction », a choisi de sortir de la notion du couple pour parler plutôt de « maisonnées d'alliance » afin de tenir compte de toutes les situations de vie commune qu'elle est appelée à bénir.

En nous faisant découvrir des tentatives déployées pour penser autrement l'amour, le plaisir et pour sortir de l'interprétation de la loi naturelle, il met aussi en lumière les résistances dans l'Église et l'engagement de courants conservateurs à la défense de sa position officielle. Malheureusement, le livre ne fait qu'effleurer les nœuds théologiques et les crispations structurelles de l'Église auxquels se heurtent les relectures bibliques courageuses et inspirantes tout comme les dialogues véritables mettant à contribution l'apport des sciences sociales.

Alors que le pape François fait de timides et parfois malhabiles ouvertures concernant la prise en compte des personnes homosexuelles dans l'Église catholique, souhaitons qu'un nombre croissant de personnes engagées en Église s'appuient sur des ressources comme ce livre de Bernard Massarini pour réaliser des communautés de foi accueillantes, fondées sur une compréhension biblique et théologique renouvelée et solide. Il faut espérer que cela nous conduise à pouvoir rendre grâce de plus en plus souvent pour la diversité du peuple de Dieu réuni, sans exclusion ni marginalisation. ■

Élisabeth Garant



**VINGT ANS
D'ALTERMONDIALISME
AU QUÉBEC**

ATTAC-QUÉBEC

SAINT-JOSEPH-DU-LAC,
M ÉDITEUR, 2021, 210 P.

QU'EN EST-IL DU MOUVEMENT ALTERMONDIALISTE AUJOURD'HUI ?

Faire œuvre de mémoire et mesurer le chemin parcouru : tel est, sous l'égide de l'association ATTAC-Québec, l'objectif de cet ouvrage consacré à l'altermondialisme au Québec, et qui réunit neuf autrices et auteurs engagés, sous la direction de Baptiste Godrie et Claude Vaillancourt.

Ronald Cameron met par exemple en évidence comment ce mouvement a marqué la naissance de Québec solidaire. Diane Lamoureux explique pour sa part ce que le mouvement altermondialiste et le mouvement féministe ont en commun et comment leur interaction les enrichit mutuellement, pointant avec un esprit critique les problèmes et défis auxquels ils font face. Catherine Caron rend compte que ce mouvement, souvent associé à des confrontations violentes avec les forces policières, a aussi mis à jour à sa façon la stratégie de la non-violence. Quant à Amélie Nguyen, elle analyse comment ce mouvement a développé des affinités avec le mouvement syndical.

Claude Vaillancourt aborde les enjeux liés plus spécifiquement au libre-échange, et tous et toutes insistent avec raison sur le fait que la mobilisation contre la Zone de libre-échange des Amériques au Sommet des Amériques d'avril 2001, à Québec, a été l'occasion de vastes manifestations anti-mondialisation. Ce fut-là « le sommet d'une mobilisation en profondeur », comme l'indique le titre du chapitre que propose Robert Jasmin, car cette mobilisation a exigé des mois de préparation et de travail d'éducation populaire.

Il faut dire qu'à l'époque, on assistait dans toutes les Amériques au surgissement de forces socio-politiques massives qui dénonçaient le néolibéralisme en en appelant à « un autre monde possible ». Rappelons l'insurrection zapatiste dans le Chiapas, au sud du Mexique (1994), la bataille de Seattle, où se sont retrouvés unis d'anciens et de nouveaux mouvements sociaux (1999), et les forums sociaux mondiaux et régionaux rassemblant des milliers d'activistes du monde entier à partir de 2001, auxquels le chapitre de Raphaël Canet s'attarde. C'est

sans oublier l'irruption sur la scène politique de puissants mouvements sociaux autochtones et paysans – pensons à la « guerre de l'eau » (2000) et à celle du gaz (2003) en Bolivie, par exemple – et à l'arrivée au gouvernement de partis progressistes anti-néolibéraux, notamment au Venezuela (1999), en Équateur (2007) et en Bolivie (2006). Il s'est donc agi d'une véritable vague anti-mondialisation néolibérale.

Plusieurs textes insistent sur les couleurs nouvelles de ce mouvement vaste et pluriel, notamment celui de Baptiste Godrie qui montre que les enjeux écologiques et climatiques y sont présents depuis longtemps. Mais tous les lecteurs et lectrices ne partageront peut-être pas une vision des choses qui ne s'attarde pas assez aux causes du déclin de ce mouvement, indéniable aux yeux de plusieurs, et j'en suis. Car le mouvement altermondialiste des années 2000 était porteur d'un élan internationaliste, à la fois unitaire et globalisant, social et politique – ce qu'aborde le chapitre de Pierre Beaudet – ; cet élan a soulevé d'immenses promesses, mais on s'en trouve très loin aujourd'hui.

Par exemple, en ce qui concerne les forums sociaux, il ne fut pas possible de leur insuffler une perspective politique renouvelée capable d'unifier internationalement les aspirations sociales si diversifiées des altermondialistes. Et en ce qui concerne les gouvernements dits « progressistes » favorables à l'altermondialisme, il ne leur fut pas possible de s'extraire du vieux modèle « national et populaire » qui a étouffé les aspirations au changement dont ils se voulaient initialement les porte-paroles.

Certes, quand on fait œuvre de mémoire, il ne faut pas hésiter à rappeler les bons coups, mais cela n'interdit pas de réfléchir à ce qui a moins bien marché. C'est peut-être ce qui manque à cet ouvrage par ailleurs si utile et nécessaire. Dans les périodes de transition et de désorientation, l'histoire ne reste-t-elle pas la seule indéfectible boussole sur laquelle on peut compter? ■

Pierre Mouterde



**PANDÉMIE.
TRAQUER LES ÉPIDÉMIES,
DU CHOLÉRA AUX
CORONAVIRUS**

SONIA SHAH
MONTRÉAL, ÉCOSOCIÉTÉ,
2020, 328 P.

DE PANDÉMIES EN PANDÉMIES, LES LEÇONS À TIRER

C'est en 2016 que la journaliste scientifique et essayiste Sonia Shah, bien connue aux États-Unis pour ses nombreux livres à succès et ses articles de fond portant autant sur les maladies, les migrations et le féminisme que sur le pétrole, publie l'essai *Pandemic*. Franc succès critique, l'ouvrage est le choix de la rédaction du *New York Times Book Review* en 2017 et sera finaliste pour de prestigieux prix littéraires. C'est donc avec flair qu'en octobre 2020, en pleine deuxième vague de la pandémie de COVID-19, Écosociété offre une traduction en français de cet essai, démontrant toute la pertinence de cet ouvrage lucide qui sonne l'alarme quant à plusieurs risques posés par l'émergence de microbes au potentiel dangereux.

Pandémie évoquait la possibilité d'une pandémie de coronavirus avant que Jair Bolsonaro ou Donald Trump — et, dans un autre registre, Horacio Arruda — ne perdent des mois précieux à déplorer « la peur » qui s'emparait soudainement du monde face à cette réalité, et ce, tout en minimisant les dangers sans agir concrètement. L'ouvrage s'inscrit ainsi dans le sillon ouvert par d'autres auteurs comme Mike Davis (ce dernier publiait l'excellent *Monster at our door* en 2005 et *The Monster enters* en 2020), ayant relevé le défi complexe de vulgariser les enjeux et les défis sanitaires auxquels le monde est confronté. Shah, tout comme Davis, prend pour exemples des épidémies passées ou récentes (choléra, grippe espagnole, grippe aviaire, SRAS-CoV-1) afin de comprendre les rapports entre les sociétés contemporaines et les agents pathogènes, en s'attardant tout particulièrement au laisser-faire, à l'indifférence, au sous-financement de la santé publique et au manque de préparation chronique.

Shah propose une analyse large, en considérant autant les multiples causes de l'émergence de microbes létaux (virus et bactéries) que leurs modes de propagation, en passant par les solutions possibles. La lecture de *Pandémie* permet d'abord et avant tout de réaliser que l'histoire se répète régulièrement en ce qui concerne la gestion des risques épidémiques dans les socié-

tés industrielles et post-industrielles. L'autrice se penche tout particulièrement sur les enjeux reliés aux transports, aux déjections et à l'entassement, qui relèvent de systèmes complexes, autant urbains que sanitaires, et qui peuvent amplifier considérablement la présence d'agents pathogènes pouvant infecter les êtres humains. Shah s'est elle-même rendue un peu partout dans le monde, autant en Haïti (lors de l'épidémie de choléra déclenchée en 2010) qu'au Guangdong, en Chine, pour y observer notamment les fameux marchés humides, ces marchés en plein air, souvent informels, où de nombreuses espèces d'animaux sauvages sont vendues vivantes. On soupçonne d'ailleurs le SRAS-CoV-2 d'avoir fait le saut d'une espèce de chauve-souris à l'humain dans un de ces marchés, à Wuhan. Shah se penche également sur les entraves politiques au financement adéquat de la santé publique et au redressement d'infrastructures posant des risques épidémiques potentiels, sans oublier la résistance anti-vaccin, toutes des thématiques qui étaient déjà actuelles en 2016, mais qui sont maintenant devenues incontournables.

Cet ouvrage est incontestablement nécessaire. Le ton convivial, mais intelligent et rigoureux, omniprésent dans la version originale anglaise, passe moins bien en français, du moins dans cette édition. On fera également abstraction de quelques envolées lyriques ancrées dans un évolutionnisme social digne des théories du développement économique des années 1950 et d'analyses trop simplistes portant sur les pratiques rituelles. Il ne fait aucun doute que Sonia Shah est journaliste et non anthropologue médicale. En oubliant ces accrocs, *Pandémie* mérite absolument d'être lu le plus vite possible par quiconque s'intéresse un tant soit peu au sujet. Après cette lecture, il devient impossible de croire les politiciens et les politiciennes qui ont affirmé, autant en 2020 qu'en 2021, que la pandémie de la COVID-19 était complètement imprévisible. ■

Julien Simard



**L'ÉCHEC D'UNE UTOPIE
UNE HISTOIRE
DES GAUCHES EN ISRAËL**

THOMAS VESCOVI

PARIS, LA DÉCOUVERTE, 2021,
366 P.

LE STADE SOCIALISTE DU SIONISME

Il va de soi que l'histoire n'est jamais écrite d'avance, mais il arrive tout même qu'on puisse en anticiper certains développements. L'échec du sionisme de gauche est inscrit, en quelque sorte, dans le caractère antinomique de ces deux termes. Thomas Vescovi le dit clairement dès le début de ce livre : « Être de gauche peut renvoyer à une démarche universaliste [...], la justice sociale pour tous [...], l'accès des peuples à l'égalité et à la liberté », tandis que le sionisme « n'entend défendre que les juifs » (p.17) en leur conférant par voie de conséquence des privilèges séparés.

La lecture de Vescovi, chercheur en histoire contemporaine, a le grand mérite de replacer ce courant de pensée dans son contexte historique d'émergence au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle en Europe. Ne perdons pas de vue que le sionisme de gauche est en quelque sorte un sécularisme « progressiste » bien « imprégné d'une culture coloniale », ce que dit clairement l'auteur. Les partisans de ce projet politique l'estimaient louable et « profitable » pour les populations autochtones vivant dans la Palestine historique. L'auteur en restitue très bien les présupposés : face à une population arabe paysanne perçue comme attachée à des modèles traditionnels, les organisations sionistes de gauche se perçoivent alors comme une avant-garde révolutionnaire, sur qui repose la victoire du marxisme ou du socialisme au Proche-Orient. Tout comme la bourgeoisie sioniste, elles partent du principe que leur projet politique étant juste, moderne et séculier, les populations autochtones ne pouvaient qu'en bénéficier.

Mais il y avait pour ainsi dire une incompatibilité constitutive dans la dyade sionisme-gauche. Toute ambiguïté sera dissipée quand surviendra une fracture au sein de la gauche israélienne, qui mènera à une scission du Parti communiste israélien. Cela donnera naissance, en 1962, au Matzpen (La Boussole), seule organisation résolument antisioniste (et pas seulement non sioniste), partisane d'un État binational laïc et prônant une fin relative des privilèges coloniaux bénéficiant aux seuls juifs.

En bon historien, Vescovi fournit par ailleurs des chiffres permettant de relativiser l'influence du

mouvement sioniste sur les juifs européens. On apprend que sur les 3,5 millions de juifs qui ont quitté l'Europe entre 1897 et 1939, moins de 450 000 sont partis en Palestine. Même au lendemain de la Seconde Guerre, une nette majorité préféra demeurer en Europe, en dépit du drame vécu par les juifs sur ce continent. C'est dire que la possibilité de trouver refuge ailleurs qu'en Palestine existait, comme le décrit l'auteur Yosef Grodzinsky dans son important ouvrage *In the Shadow of the Holocaust*. Toutefois, et paradoxalement, il est indéniable que, même si la Shoah n'avait pas eu lieu, il existait déjà en Occident des courants religieux et des stratégies géopolitiques qui souhaitaient voir la Palestine peuplée de juifs plutôt que d'Arabes ; une population alors qualifiée d'islamique. Les sionistes ont su manœuvrer sur ce plan.

Le grand apport de ce livre est de faire mieux connaître une gauche non sioniste, anticoloniale et minoritaire, qui a immédiatement été la cible d'un déchaînement de haine, en premier lieu de la part de la gauche sioniste, celle du Mapai, longtemps hégémonique dans le jeune État israélien d'après 1948. La lecture de Vescovi nous permet de comprendre que cette gauche sioniste défendait un socialisme colonial et ethnocentré qui « rapetissait » le principe égalitaire. La mise en œuvre de principes collectivistes, à cet égard, ne mettait pas fin au maintien des privilèges favorisant les seuls juifs. Elle visait à souder les liens entre colons face aux demandes de justice des autochtones.

Chose certaine, jusqu'à aujourd'hui, c'est au sein de la gauche non sioniste que réside l'offre politique juive la plus originale. L'enjeu palestinien appelant l'égalité de traitement constitue sa seule « chance de survie » dans un contexte dominé par l'extrême droite et les religieux ultra-orthodoxes, nous dit Vescovi. Un livre à lire pour penser l'idée de gauche et du socialisme d'un point de vue décolonial. Car, oui, on peut être socialiste et raciste ou colonisateur en même temps. ■

Mouloud Idir